Maître Adam,

SURNOMMÉ

LE MENUISIER DE NEVERS.

Malherbe venait de mourir; Corneille commençait seulement à montrer ce génie énergique qui devait dominer la poésie de son siècle, et la France ignorait encore cette mélodieuse harmonie des vers dont Racine allait révéler le charme, lorsque vivait à Nevers un menuisier sans lettres, comme dit Bayle, mais né poète à son établi comme Burns devint poète à la charrue, comme Hans Sachs l'avait été en faisant des souliers. Mais, moins heureux que les *meistersänger* de l'Allemagne, qui ranimaient entre eux leur verve joyeuse ou leurs élans religieux, maître Adam, n'étant pas compris des artisans ses confrères, se voyait obligé de chanter parmi les grands. Le comprenaient-ils davantage? c'est ce que nous verrons bientôt. Dans tous les cas, la singularité de sa vocation les amusait, et ils s'en riaient en l'enivrant. Les siècles s'y sont mépris; Voltaire lui-même n'a vu dans maître Adam qu'un poète de cabaret, trouvant une rime heureuse entre les verres, faisant adroitement une chanson, comme il fabriquait un escabeau. Eh bien!

nous devons le dire maintenant, Adam Billaut était un de ces poètes au cœur triste, aux pensées élevées, qui ne peuvent trouver leurs inspirations que dans la solitude, et qu'on forçait à entonner un chant bachique, à animer de bruyantes orgies, où, misérable convive, il excitait autant la raillerie que l'admiration. Ce fut cette contrainte sans doute qui développa en lui une âpreté cynique, une verve grossière qu'on voudrait ne pas trouver dans ses ouvrages. Je ne sais, mais on se sent saisi d'une indignation involontaire, d'une pitié profonde en voyant cet homme de génie qu'on force à se dégrader, à louer, à réjouir, quand une voix harmonieuse le conviait à chanter la douleur : aussi maître Adam n'a-t-il laissé que quelques vers lui méritant ce nom de poète que tout à l'heure on n'osera plus lui refuser.

Les biographes sont d'une sécheresse désolante dans leurs détails sur le menuisier de Nevers, sur cet homme que son siècle appelait ironiquement le *Virgile au rabot*. Nous allons, au moyen de ses propres écrits, essayer de faire connaître cette vie d'artisan qui, en d'autres temps et surtout en d'autres lieux, eût été la vie d'un grand homme.

Maître Adam Billaut, comme l'appelle l'abbé de Villeloin, son éditeur, était né aux environs de Nevers, de parens pauvres quoique gens de bien. « Il n'eut moyen que d'apprendre à lire et à écrire, et ensuite le métier de menuiserie. » Malgré l'espèce de philosophie insouciante qu'on voudrait lui attribuer, on voit que dès le commencement de sa carrière il éprouve de profonds regrets d'être né dans une position sociale si peu favorable à ses inclinations. Il brave la fortune; mais il y a toujours au fond de son cœur quelque chose d'amer et de triste, parce qu'il comprend de bonne heure que ses élans de sensibilité ardente ne pourront se faire jour qu'entre de misérables jeux de mots sur son métier et sur son talent. Aussi s'écrie-t-il douloureusement : Le sort m'a tiré d'un pays

Où je vis le malheur quand je vis la lumière.

Et assurément ce vers, qui eût été un lieu commun poétique pour tout autre, n'en était pas un pour lui. Il ne paraît pas même

avoir eu dans sa jeunesse cette sorte d'aisance qu'on trouve chez quelques ouvriers laborieux.

Il avait une mère qu'il aimait tendrement, et il la perd durant la peste qui désole Nevers. Cet événement semble lui inspirer son premier chant de douleur, et dès lors le poète s'est révélé.

Il paraît qu'il se maria de bonne heure, qu'il eut des enfans, et que ce ne fut d'abord que dans ses momens de loisir qu'il fit des vers. Le prince de Gonzague fut curieux de le voir, et devint son protecteur.

En 1638 il arriva à Paris pour plaider contre le curateur de sa femme; mais il négligea son procès et fit des vers. Ses vers lui valurent une pension du cardinal de Richelieu, pension dont plus tard il fut obligé de solliciter le paiement, comme on le voit du reste solliciter l'accomplissement d'une foule d'autres promesses que tant de grands seigneurs lui faisaient libéralement.

L'abbé de Marolles eut le mérite de deviner l'un des premiers le génie poétique de notre *meistersänger*. A cette époque Adam Billaut avait vingt-huit ans. « Son esprit, naturellement beau et accompagné d'un solide jugement, dit M. de Marolles, s'est revêtu de sa plus grande force; il s'est fait voir au-dessus des espérances que l'on en avait conçues, et rendu semblable à ces arbres qui, dans une terre inculte, produisent de l'encens. » Pur jeu de mots pour le siècle, vérité pour le nôtre. Ce qui faisait parler ainsi de maître Adam Billaut serait maintenant dédaigné profondément; mais enfin il y avait en lui une secrète harmonie qui le faisait aimer, même par ceux qui ne le sentaient point complétement.

Il est probable que maître Adam fit plusieurs voyages à Paris. Il y vécut d'abord fort pauvre, assez obscur, puis la singularité de voir un artisan poète émerveilla tous les beaux esprits. Ce fut un déluge de vers sur le menuisier *si bien avec Apollon ;* on épuisa tous les traits de mauvais goût sur son génie et sur son métier.

Tantôt on lui dit :

Ne mets plus de bois en besogne,
Si ce n'est du bois de laurier.



Le fameux Scudery, après s'être écrié :

A peine as-tu connu les hommes,
Et tu parles comme les dieux.

continue, et ajoute à cet éloge hyperbolique :

Prends du cèdre et t'en fais un coffre
Pour y conserver tes écrits.

De Thou et Mézerai épuisent leur muse latine en l'honneur du Virgile au rabot. On le loue même en espagnol et en italien. Scarron rit de sa verve comme il aurait ri de lui-même. Colletet prétend que

Des lauriers du Parnasse il a fait des chevilles (1).

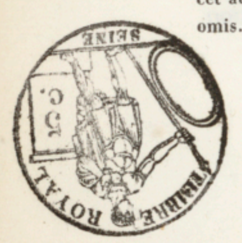
De tous ces jeux de mots, sans doute le moins mauvais ne fut pas celui d'un pâtissier cité par tous les biographes. Celui-là eut au moins le mérite de l'à-propos.

Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

Rotrou le traite plus sérieusement que la plupart des poètes du temps, mais il ne sait pas plus que ses contemporains résister au désir de faire un double concetti sur le nom et la profession du menuisier de Nevers. Enfin dans cette galerie de railleries louangeuses le grand Corneille lui-même apporte quelques vers à coup sûr peu connus. Toutefois en les lisant on ne sait trop quelle a été l'intention du grand homme, et si le dernier trait n'est pas plutôt un conseil à l'ouvrier qu'une louange au poète.

Le dieu de Pythagore et sa métempsycose,
Jetant l'ame d'Orphée en un poète françois,

(1) Je croyais trouver dans l'histoire manuscrite des poètes français donnée par cet auteur quelques détails sur le menuisier de Nevers, mais il l'a complétement omis.



Par quel crime, dit-elle, ai-je offensé vos lois,
Digne du triste sort que leur rigueur m'impose ?
Les vers font bruit en France, on les loue, on en cause,
Les miens en un moment auront toutes les voix;
Mais j'y verrai mon homme à toute heure aux abois,
Si pour gagner du pain il ne sait autre chose.
Nous savons, dirent-ils, le pouvoir d'un métier:
Il sera fameux poète et fameux menuisier,
Afin qu'un peu de bien suive beaucoup d'estime:
A ce nouveau parti l'ame le prit au mot,
Et s'assurant bien plus au rabot qu'à la rime,
Elle entra dans le corps de maître Adam Billot.

Le menuisier de Nevers, vanté de toutes parts, devint presqu'à la mode parmi les grands. Il obtint des pensions; mais, comme nous l'avons dit, les grands le gâtèrent au lieu de l'élever. Ils ne consentirent jamais à voir dans son talent autre chose qu'une singularité amusante dont plusieurs artisans offraient alors un exemple, quoique bien moins remarquable. Un poète du temps l'accuse d'être devenu courtisan, de savoir profiter habilement de sa renommée, et l'Étoile, en le comparant au Tasse, lui dit que, bien plus heureux que le noble poète, pour lui les grands joignent les présens aux louanges. Mais on se demande quel bien il résulta pour le talent et pour le bonheur du pauvre menuisier de ces prétendues libéralités. Ses idées ont changé, il se sent mal de l'air des cours, leur railleuse admiration lui est à charge; il va en Italie, et l'on ne sait trop pourquoi il entreprend un semblable voyage. Plus tard on le surprend regrettant sa rue paisible de Nevers, son établi, ses outils qui se sont rouillés. Il semble alors avoir renoncé au faste de la cour; et il faut ou que, comme celle de Burns, sa vie ait été un peu désordonnée, ou que les largesses des grands n'aient pas été bien durables, car Bayle dit qu'il fut obligé de reprendre l'état de menuisier pour vivre. C'est ce que semblent prouver ces beaux vers :

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte

De quoi faire rouler la course d'un vivant,
Je serai plus content à vivre de la sorte
Que si j'avais gagné tous les biens du Levant.
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue
Dont la déesse aveugle en nous trompant se joue,
Je ne m'intrigue point de son funeste accueil.

. . . .

Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre,
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître,
Que la rusticité fit naître mes aïeux,
Mais que j'ai ce bonheur, en ce siècle où nous sommes,
Que, bien que je sois bas au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des dieux.

Quelquefois on sent qu'il a besoin de se relever à ses propres yeux, et de se laver dans sa propre conscience des bienfaits hautains qui l'ont presque avili. Il pense à ces hommes qui se sont joués de lui; il veut qu'on sache que sa pauvreté peut vaincre leur orgueil. Puis il rit dans sa chaumière avec d'honnêtes artisans. Quand il est solitaire, une pensée forte ou religieuse sait le consoler.

La suite de mes ans est presque terminée,
Et quand mes premiers jours reprendraient leurs appas,
La course d'un mortel se voit sitôt bornée
Qu'il m'est indifférent d'être ou de n'être pas.

. . . .

Dans les lieux éternels où l'esprit se doit rendre,
Il m'importera peu quel second Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'univers.

Affermi sans doute dans la résolution de ne plus quitter Nevers et d'y vivre de son état, il dit à un ami qui l'engageait à revenir à Paris, qu'il *ne veut plus qu'on lui parle des pompes de la terre.*

Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie,
Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mieux mille fois que le bruit de la cour.

Adam comprenait mieux que personne le vrai caractère de sa poésie; il avait le sentiment intérieur de cette mission que tant de poètes comme lui n'ont pu accomplir.

N'est-ce pas un effet de l'essence suprême
De voir d'un feu divin mes esprits animés,
Que, ressemblant au champ cultivé de lui-même,
Je produise des fruits que l'on n'a point semés?
Ainsi vit-on jadis une troupe divine
Porter par l'univers notre sainte doctrine,
Et ravir les mortels des merveilles de Dieu.

Aussi, après avoir vu avec une peine secrète Adam Billaut demander des largesses aux grands, qui les lui refusaient, après l'avoir entendu entonner pour leur plaire quelques chansons bachiques pleines d'une gaieté qui était loin de son cœur, on aime à le voir rentrer dans la solitude, doucement joyeux, poète de la nature, quoique bien pauvre, retournant près de ses enfans : c'est alors qu'il dit :

Suivant du rossignol l'usage et les leçons,
L'abord de mes petits a fini mes chansons.

On était en guerre, la guerre ne va plus avec ses douces pensées :

Mon humeur est contraire à ces funestes choses ;
Je n'aime à voir le sang qu'en la couleur des roses,
Et le chant d'un vieux coq à la pointe du jour
Me plaît mille fois mieux que le bruit d'un tambour.

Il aime encore

Le souffle d'un zéphyr, le frais d'une fontaine,
L'émail dont la nature embellit une plaine,
Le silence troublé par le bruit d'un ruisseau,
Un rocher qui répond au babil d'un oiseau.

Dans cette situation d'ame, Adam Billaut n'avait plus qu'une protectrice, c'était la princesse Marie, qui devait épouser le roi de la Pologne.

On est ému de l'entendre s'écrier :

La France aura raison comme moi de pleurer ;
Déjà son cœur, touché d'une douleur amère,
A ce sanglant départ semble une pauvre mère
Qui ne peut empêcher par ses cris superflus
La perte d'un enfant qu'elle ne verra plus.

La princesse Marie, qui résidait habituellement à Nevers, était, à ce qu'il paraît, une protectrice pleine de sollicitude pour Adam Billaut. Il en fait un ange qu'il entoure de toutes les perfections. Placé dans une position sociale où, plus qu'un autre poète, il avait été obligé de se créer un monde idéal qui l'arrachât à une triste réalité,

Qui le mît dans le ciel sans délaisser la vie,

comme il le dit lui-même, la princesse Marie semble avoir été pour lui ce guide céleste qui le détournait des pensées de la terre, sa Béatrix, en un mot, mais avec une pensée paternelle au lieu d'une pensée d'amour.

A l'époque où il se plaint si tristement du départ de la jeune princesse, Adam Billaut n'est pas âgé, mais il parle de ses cheveux blancs, de sa main tremblante ; on le voit en proie aux douleurs d'une vieillesse anticipée. Ses affaires ne vont guère mieux que sa santé. Il est séparé de sa femme, on lui retire un privilége qu'il avait obtenu sur la vente des eaux de Bourbon-l'Archambault ; il se représente

Un des pieds chaussé, l'autre nu.

C'est surtout dans ses dernières années qu'il est triste de le voir déçu par des largesses mensongères qui n'existaient guère qu'en paroles. Cependant il est probable que la fin de sa vie fut moins misérable que n'en fut le commencement. Il y a tout lieu de croire

qu'il se réunit à sa femme qu'il avait quittée; et son fils aîné, pour lequel il sollicitait un bénéfice, ne dut pas le laisser mourir dans un besoin absolu. Sa mort [1] arriva le 19 juin 1662. Un de ses amis, l'abbé Bertier, termine, un peu pompeusement peut-être, la préface dont il fait précéder *le Villebrequin*; mais, comme les derniers traits de cet éloge sont un sérieux hommage à celui qui n'a guère recueilli en sa vie que des louanges presque ironiques, nous le citerons ici.

« Je veux croire que le même feu qui jadis illumina les prophètes a rempli de sa splendeur l'ame de notre menuisier; que ce génie qui a inspiré la philosophie aux premiers hommes s'est communiqué à lui d'une manière qui nous est inconnue.

» Comme j'étais près de conclure cette préface, j'ai reçu la nouvelle de sa mort... Le fond de son ame, qui m'était extrêmement connu, m'oblige de rendre ce témoignage à la postérité, qu'il avait les sentimens d'un homme très-craignant Dieu; que son inclination le portait à faire du bien à tout le monde, qu'il était très-fidèle à ses amis, et que de tous ses témoignages d'affection la reconnaissance était le moindre. Il est mort aussi constamment qu'il a vécu. La mort, qu'il a vu venir de loin avec tout son funeste appareil, ne lui a point donné de frayeur, parce qu'il s'était étudié à la mépriser durant sa vie. »

Maître Adam a laissé trois ouvrages : *les Chevilles*, *le Ville-*

[1] Maître Adam mourut dans une maison connue sous le nom du *Ravelin* ou de la *Maison de l'Arquebuse*. Le duc de Nevers la lui avait donnée en usufruit. Cette habitation appartient encore à la ville. Nous tenons ces détails d'un ancien magistrat compatriote d'Adam Billaut, qui a fait diverses recherches sur sa vie. Un de nos plus habiles écrivains passant à Nevers voulut visiter l'ancienne maison de maître Adam; elle a été démolie. Un vieillard lui indiqua l'emplacement qu'elle occupait. Le portrait d'Adam Billaut et celui de sa femme sont exposés dans la salle des séances du conseil général de la commune; ils étaient autrefois en dépôt chez le notaire de la chambre des comptes du duc de Nevers. L'honorable magistrat que nous avons déjà cité, et auquel on voulut en faire présent, les fit donner à la ville. Notre célèbre statuaire David doit, dit-on, consacrer la gloire de maître Adam, et nous donner un jour le buste du menuisier de Nevers.

brequin et *le Rabot*. Ce dernier n'a jamais paru. *Les Chevilles*, imprimées pour la première fois en 1644, renferment des passages bien supérieurs en général à ce qu'on rencontre dans *le Villebrequin*, qui se sent de la vieillesse et de la misère de l'auteur [1]. C'est dans le premier recueil que se trouve la célèbre chanson « Aussitôt que la lumière, » seul monument vraiment populaire en France d'un poète sorti du peuple. Nous dirons en passant que cette chanson si connue a subi, avant de nous parvenir, de nombreuses altérations, et qu'on doit la préférer telle que la fit l'auteur.

Parmi les morceaux dont se composent les deux recueils dont nous venons de parler, il y en a très-peu, il n'y en a point même qu'on puisse citer en entier : mais on ne doit pas craindre de dire qu'on y trouve des fragmens d'odes et d'élégies empreints du caractère le plus noble, le plus énergique et le plus touchant.

Tel est le morceau consacré à la mémoire d'un prêtre nommé Paullet, qui mourut subitement durant une fête religieuse, au moment où il posait sur le saint-sacrement une couronne de fleurs.

Passant, pour te faire connaître
Comme le ciel se le donna,

(1) *Les Chevilles* furent d'abord imprimées in-4° chez Quinet. On trouve dans cette édition, dont la partie typographique est assez soignée, un portrait de maître Adam et un avant-propos de Saint-Laurent. La seconde édition, in-8°, parut à Rouen en 1654, et l'auteur y fit quelques additions. Elle est beaucoup moins rare que la première. Je ne connais qu'une édition du *Villebrequin*; elle a paru chez Guillaume de Luynes à Paris, en 1663. L'abbé Bertier en fut l'éditeur. En 1806 on a donné une nouvelle édition des œuvres de maître Adam; le portrait de l'auteur y est reproduit. Quoique le titre semble indiquer une collection complète, il est facile de se convaincre que ce n'est qu'une réimpression des *Chevilles*. Maître Adam a fait imprimer à part, in-4°, une ode à M. Le Prince, qui a été donnée probablement depuis en tête du *Villebrequin*; mais il ne m'a pas été possible de me procurer cette pièce séparée. Malgré les perquisitions que l'on assure avoir été faites à Nevers, on n'a pas pu se procurer le manuscrit du *Rabot*. Quelques personnes croient que ce dernier ouvrage a été refondu dans le *Villebrequin*. L'abbé Goujet dit avoir lu de maître Adam une pièce intitulée *le Claquet de la Fronde sur la liberté des princes*, avec une élégie aux dames françaises et une épigramme. Ce recueil a été imprimé, en 1651, in-4°.

Sache qu'en couronnant son maître,
Son maître aussi le couronna;
La mort, d'une pompe célèbre,
Lui fit une pompe funèbre
En le dérobant à nos yeux;
Mais ce fut avec tant de gloire
Que jamais l'œil de la mémoire
N'a vu naître un tombeau qui fût plus glorieux.

Comme un nourrisson de Bellone,
Qui parmi l'orage et l'effroi
Meurt en maintenant la couronne
Dessus la tête de son roi,
De même, au mépris de la Parque,
Il rendit au divin monarque
Tous les restes de son devoir;
Et quand le mal le vint poursuivre,
Il aima mieux cesser de vivre
Que de rester vivant et manquer de devoir.

Au milieu d'un peuple fidèle
Qui de toutes parts le suivait,
Autant pour imiter son zèle
Que pour la charge qu'il avait;
En célébrant l'auguste fête
Du moteur qui tient la tempête
Et la destinée en ses mains,
La mort, d'un coup doux et funeste,
L'élevant au séjour céleste,
Le sauva pour jamais de celui des humains.

Après avoir regretté encore les vertus de celui qu'il célèbre, Adam Billaut s'écrie :

Oui, par son salut, Dieu nous montre
Un lieu superbe et sans pareil,
Où l'homme le plus misérable,
Imitant sa vie adorable,
Marchera comme lui sur le front du soleil.

Une contestation ayant eu lieu entre lui et Dupuy, célèbre médecin de ce temps, qui prétendait que l'ame était soumise aux organes, maître Adam fit ces stances pleines de grandeur et d'originalité :

Mon corps n'est plus qu'un tronc qui tremble et qui soupire,
Le sang dans ses canaux va perdre sa chaleur ;
Mais l'ame qui soutient ce trébuchant empire,
Est exempte des coups qui causent ce malheur.

. . . .

Son immortalité brave cette prison,
Et par des sentimens plus divins que profanes,
Elle rit de ces fous qui mettent les organes
Au-dessus du pouvoir qu'elle a sur la raison.

Les rochers, comme nous enfans de la nature,
Ces monstres sourcilleux qui pénètrent les airs,
Et qui, dès le moment que l'on vit leur structure,
Ont toujours surmonté la foudre et les éclairs ;
Ces immobiles corps, dont les têtes chenues
Avoisinent les cieux à la honte des nues,
Par les rigueurs du temps ont-ils été détruits ;
Et l'éclatante écho qui leur sert de génie
N'a-t-elle pas toujours la pareille harmonie
Que celle qu'elle avait quand ils furent construits ?

Est-on curieux de lire des vers d'album tels qu'on en écrivait en ce temps ? Voici ceux que maître Adam improvisa pour le livre d'Heures d'une belle dame :

Aimable cause de ma peine,
Veillez et priez nuit et jour :
Jamais la grandeur souveraine
Ne vous donnera son amour.
Tant que votre ame inexorable
Rendra la mienne misérable,

Vous perdrez vos vœux et vos pas;
Parce que la bonté suprême
Veut qu'on aime ce qui nous aime.
Cependant vous ne m'aimez pas.

Mais sans contredit la pièce où maître Adam a montré le talent le plus harmonieux, l'ame la plus rêveuse, est une assez longue élégie à laquelle il a donné le titre d'épitaphe, et qu'il consacra à la mémoire de Mme Claude de Sault de Tavannes, qui avait épousé le marquis d'Espoisse, et qui mourut fort jeune :

Passant, si l'on pouvait fléchir les destinées,
Quand leur fatalité nous veut priver du jour;
Si la grandeur du sang, la fortune et l'amour
Pouvait faire durer la course des années,
Celle dont ce tombeau se vante sans pareil,
Exempte du tribut qu'on doit à la nature,
N'aurait jamais entré dedans la sépulture
Qu'avecque le soleil.

L'immortelle vertu dont elle fut suivie
Semblait être au-dessus des volontés du sort;
Et l'on va s'étonnant comme une injuste mort
Osa bien triompher d'une si juste vie;
Car, quoi que la raison nous puisse discourir
Sur la nécessité de la loi naturelle,
Je tiens que c'est à tort qu'une chose si belle
Soit sujette à mourir.

Ses moindres actions ont passé pour divines;
Elle fut ici-bas un miracle à nos yeux,
Mais, comme un beau rosier dont la rose est aux cieux,
Ce triste monument n'en a que les épines.
C'est en vain d'espérer par des pleurs superflus,
Qu'arrosant ce tombeau cette fleur vienne encore,
Quand même ce serait des larmes de l'aurore,
Nous ne la verrons plus.

Elle est dans un séjour d'éternelle durée,
Où l'astre qui nous luit fait le jour sous ses pas,
Où l'empire du temps ni celui du trépas
N'ont point d'autorité qui soit considérée ;
Là, si le souvenir donne de la pitié,
Si la terre a pour elle encore quelques charmes,
C'est le fâcheux plaisir de voir tomber des larmes
A sa chère moitié.

Dans les strophes suivantes, maître Adam essaie de peindre la douleur que ressentit l'époux de cette femme touchante, qui vient de lui offrir une de ces créations idéales dont la poésie du temps offre si peu d'exemples ; mais il émeut bien moins dans cette peinture du désespoir que quand il exprime une céleste douleur. Il y a cependant encore de la sensibilité et de l'énergie dans ces vers :

Aussi, depuis le jour d'un si cruel outrage,
Quand il vient aborder ce funeste cercueil,
Il ressemble au nocher qui regarde l'écueil
Où l'orage impétueux a causé son naufrage.

Laissons le poète remonter vers les cieux, et l'on croira entendre un chant de Lamartine :

Dans cet heureux séjour où tout le monde aspire,
Où les contentemens surpassent les désirs,
Où tout est immortel, où les moindres plaisirs
Sont plus à désirer que l'éclat d'un empire ;
Dans des félicités qu'on ne peut exprimer,
Assise sur les bords du céleste rivage,
Elle voit des mortels l'ambitieux orage
Sans crainte de la mer.

Passant, pour mériter le bonheur de la suivre,
Et rendre ton esprit à jamais satisfait,
Apprends par le chemin que sa vertu te fait

Qu'il faut pour bien mourir que l'on sache bien vivre.
Imprime dans ton cœur la grandeur de sa foi,
Et pour participer à sa gloire immortelle,
Invoque-la : plutôt que de prier pour elle
Qu'elle prie pour toi.

Maître Adam n'appartient certainement à aucune école, et il dit lui-même que la nature en le créant a voulu montrer ce qu'elle peut au-dessus de l'art. On sent cependant qu'il était attaché à l'école de Ronsard. Il voit avec douleur l'originalité de ce poète méconnue déjà de son temps, et il s'écrie que ses détracteurs ainsi que ceux d'Homère ne sont point de sa tige. Maître Adam était contemporain de Malherbe; mais, loin de vivre comme lui dans le monde lettré ou au milieu de la cour, un travail pénible et grossier prenait tous ses instans. S'il avait assez de loisir pour faire des vers, le temps lui manquait presque toujours pour leur donner cette pureté harmonieuse dont il avait si bien le sentiment. Néanmoins dans ses beaux morceaux, dans ceux où il est poète par le cœur, maître Adam est peut-être plus correct que Malherbe, et l'inspiration lui révèle tout-à-coup des secrets d'harmonie qu'une étude laborieuse apprenait lentement au rival de Ronsard.

FERDINAND DENIS.

ESQUISSES DU NORD.

TROISIÈME ARTICLE [1].

SUITE DE LA NORVÉGE.

Mœurs des paysans norvégiens. — Maîtres d'école ambulans. — Duels singuliers. — Passage des montagnes. — Vallée des Cascades. — Drontheim. — Maisons de bois. — Antiquités. — Ignorance d'un bibliothécaire. — Mœurs de Drontheim. — Crépuscule. — Adieux à l'Océan du nord.

Nous étions arrivés au cœur de la Norvége; nous allions franchir le Dovre-Field, le Saint-Gothard des Alpes scandinaves. Là nous pouvions observer dans toute sa pureté le caractère des paysans norvégiens, de ces hommes lents et énergiques, simples et fiers, rudes et hospitaliers. Cette lenteur de leurs mouvemens et de leur esprit semble tenir à leur organisation et à leur climat. Leurs fibres, naturellement plus dures que celles des méridionaux, raidies encore par le froid, n'ont ni mobilité ni souplesse, mais de la ténacité et de la force. Si on leur adresse la parole, il s'écoule toujours quelques minutes avant qu'ils s'en aperçoivent; rarement ils répondent à une première question. C'est que leur cerveau n'a

([1]) Voir la *Revue de Paris*, tome XXVIII, page 214.

